

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

220

dix-neuvième année

Avril 1972

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F -- Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envol de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboks 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1972 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1972. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

AVRIL 1972

S O M M A I R E

Quelques projets, par ANDRÉ BAUDRY	161
Artifice, poème de J.-M. RENEY	163
L'homosexualité latente, par CHRISTIAN GENF	164
Corps de Bronze, poème de J.-J. CRAVERI	169
Un homophile au temps des bûchers, par MARC DANIEL	170
Le rendez-vous, par MICHEL POLETTI	174
Un week-end sur la sexualité au Centre culturel « Les Fontaines », par A. D'ARC	180
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	187
L'homosexualité face au service militaire, propos recueillis par ANDRÉ KERIEN (suite et fin)	194
Mon Grand Louis (suite), par YVES CERNY	199
LIVRES :	
<i>Un éternel amour de trois semaines</i> , par Jean CHALON	206

DIEU LES AIME TELS QU'ILS SONT

Pastorale pour les homophiles
(traduit du néerlandais)

« *A quelle destinée chrétienne
les homophiles sont-ils appelés ?* »

Ed. Fayard — 110 p. — 13 F

HENRI TROYAT

LA PIERRE, LA FEUILLE ET LES CISEAUX

« *Il recueille les garçons errants...
puis, un jour, surgit Aurelio...* »

Ed. Flammarion — 281 p. — 28 F

YUKIO MISHIMA

CONFESSION D'UN MASQUE

« *Dans ce roman plus ou moins autobiographique
l'un des plus grands écrivains contemporains du Japon
est en lutte contre ses penchants homosexuels* »

— N.R.F. — 23 F

ANGELO OREZZA

LE GRAND AMOUR

« *Angelo... et son irrésistible penchant
pour les garçons qu'il a parfois combattus
et auxquels il s'est parfois abandonné avec bonheur* »

N.R.F. — 32 F

QUELQUES PROJETS

par ANDRÉ BAUDRY.

Depuis bientôt vingt ans que cette revue vit et se maintient, elle a envisagé, croyons-nous, tous les aspects du problème homophile.

Elle ne prétend certes pas avoir bien traité de tout.

Voulant poursuivre sa mission — et on sait quelle elle est — *Arcadie* publiera ces prochains mois des numéros spéciaux consacrés à des thèmes importants.

Pour cela elle a besoin des Arcadiens et des Arcadiennes.

Déjà, il y a peu, nous vous avons sollicités pour une enquête d'un caractère assez général et dont les résultats seront publiés dans quelques mois. Antoine d'Arc et Michel Bon travaillent avec toute une équipe au dépouillement des nombreux questionnaires reçus.

Notre premier projet — pour octobre 1972 — doit être la publication d'un numéro spécial d'*Arcadie* sur *la famille et l'homophilie*. Nous tenterons de faire le point de cette importante question.

L'historique de la famille... la famille et la sexualité... la vision freudienne de la famille... les aspects socio-anthropologiques de la famille — la contestation de la famille... et bien d'autres têtes de chapitres encore.

Mais nous voudrions aussi des *témoignages*.

Et une fois de plus nous lançons un appel.

Que chaque Arcadien qui a quelque chose à nous dire sur ses rapports passés ou présents avec sa famille nous envoie son récit (l'anonymat est naturellement très strictement observé).

Nos autres numéros spéciaux pourraient ensuite être consacrés, l'un au *bonheur affectif* des homophiles, l'autre au *puritanisme en France*. Nous reviendrons prochainement sur ces sujets.

Enfin, *Arcadie* a invité tous les *Universitaires* qu'elle compte parmi ses membres à se grouper en vue de travaux à longue échéance.

Nous voudrions, par des textes d'une très haute tenue scientifique ou littéraire, pouvoir pénétrer dans les milieux les plus intellectuels de France et d'ailleurs, et faisant réfléchir — en profondeur — à l'homophilie — permettre que celle-ci soit mieux comprise et admise partout.

Notre but restant naturellement la reconnaissance de cette forme de vie sentimentale et sexuelle.

Nous restons persuadés que ce ne doit pas être au seul titre de la licence générale des mœurs que l'homophilie doit être tolérée. Elle doit être admise et comprise, et cela en vertu de ce qu'elle est très réellement, ces espèces de *cahiers* — à parution irrégulière — devraient permettre une réflexion à la fois de la part des homophiles et des non-homophiles, soucieux d'œuvrer pour le bonheur des hommes. C'est pourquoi nous lançons un nouvel appel à tous les *Universitaires*, quelles que soient leurs disciplines. pour venir participer à l'élaboration de ces recherches, de ces études, de ces travaux.

La Presse, ces derniers temps, a éprouvé le besoin de parler de nous. Que ce soit dans *Elle*, où l'homosexualité est une maladie qu'un professeur de Francfort prétend pouvoir guérir... Que ce soit dans *France-Dimanche*, où reprenant un peu l'enquête de *Candide*, vieille de dix ans, on met en garde les mères de famille et où on essaie de leur dire ce qu'il faut faire et ne pas faire pour que leurs enfants ne portent pas la tare de l'homophilie... que ce soit dans *Combat* ou le *Nouvel Observateur*, où là on ne s'intéresse pas en réalité aux homophiles en tant qu'hommes ou femmes, mais seulement parce que certains d'entre eux font de la politique gauchiste... tout cela est profondément triste.

La Presse s'étonne de traverser une crise, demande le miracle au gouvernement, pourquoi ne s'interroge-t-elle pas sur elle-même, et faisant son examen de conscience, elle se rendrait compte que sa difficile diffusion est due à ses méthodes : on y cultive le scandale, la bêtise, l'ignorance... on donne une importance démesurée à ce qui en réalité n'en a pas, on parle de tout sans connaître, on bâcle le travail. Les journalistes : des touches-à-tout sans compétence, trop souvent. L'homophilie en est une illustration vivante et répétée.

QUELQUES PROJETS

C'est pourquoi *Arcadie* ne s'attarde pas trop à ces commentaires qui la critiquent et voudraient la blesser pour qu'elle se perde.

Elle a tellement mieux à faire.

Nous venons de l'écrire rapidement.

C'est dire — que très sereins, nous poursuivons notre route, ouverte à tous les homophiles, ouverte à tous les hommes de réflexion et de bien qui veulent le bonheur, le vrai bonheur, des hommes.

ANDRÉ BAUDRY.

ARTIFICE

Sourire un peu doux
Sourire un peu triste
Sourire un peu moqueur...

Guillemet discret au discours balourd
Virgule à l'amour
Qui pèse si lourd,
Sourire.

Paravent commode à l'âme blessée
Rideau bien tiré
Sur le cœur ridé,
Sourire.

J'ai très souvent souri et parfois ris encore
Mais ce rire sonore
N'est qu'un pâle décor.

JEAN-MARIE RENEY.

L'HOMOSEXUALITÉ LATENTE

par CHRISTIAN GENF.

Certains homosexuels ont tendance à la découvrir un peu partout, et je voudrais à ce sujet exprimer mon désaccord. Il me paraît aussi vain et puéril de nier l'évidence du fait homosexuel que d'affirmer par trop sa présence, à l'opposé. Certains hétérosexuels, sinon la grande majorité d'entre eux, font comme si l'homosexualité n'existait pas. Cette solution de facilité rassure leur morale et leur épargne les inconvénients de voir la réalité en face. Dans cette perspective il n'y a donc pas de problème, puisque tout « homosexuel » est en fait un hétérosexuel provisoirement perturbé ou à la recherche d'expériences originales (par exemple du même ordre que celles de se mettre à prendre de la drogue). Mais, à l'opposé, certains homosexuels croient un peu partout découvrir l'homosexualité, ou tout au moins une homosexualité latente. Sans doute est-ce vrai parfois. On peut même penser qu'un nombre important d'hétérosexuels qui ne se sont jamais livrés à des actes homosexuels sont bisexuels dans le fond de leur nature, tout en l'ignorant, et qu'il eût suffi pour eux d'être placés dans une société différente de la leur (par exemple de vivre dans des pays arabes) pour que l'aspect homosexuel de leur bisexualité se soit régulièrement manifesté dans leur comportement amical et sexuel. Mais entre ces deux positions extrêmes il convient de rester objectif, sans se laisser aller à « classer » trop facilement telle ou telle personne dans le monde homosexuel ou bisexuel.

Cette découverte un peu partout de l'homosexualité latente provient notamment des thèses de Freud. Un nombre trop grand d'homosexuels, à mon avis, restent sur ce point tributaires de Freud. Si le savant Viennois a eu le mérite de mettre en lumière l'importance de la vie sexuelle et de

ses aspects inconscients, latents ou refoulés, il semble aller trop loin dans cette voie, surtout pour ce qui concerne l'homosexualité, et ses disciples de même. Certains ont fait de Freud un dieu. D'autres l'ont contredit ou réfuté, comme ce fut le cas pour Kinsey. Plus d'une étude a eu pour titre : « Freud démasqué ». N'étant nullement spécialiste je ne peux pas entreprendre une telle démonstration, mais je voudrais seulement m'en prendre à quelques lignes écrites par le regretté Serge Talbot — dont j'ai par ailleurs toujours apprécié dans la revue les articles et les brillantes études.

Dans le n° 213 d'*Arcadie*, pages 374 et suivantes, Serge Talbot étudiait l'homosexualité latente d'Edgar Poe, et se référait à ce sujet aux trois livres de Marie Bonaparte, secrétaire et grande admiratrice de Freud : « Edgar Poe : étude psychanalytique » (1933).

Qu'Edgar Poe ait été homosexuel d'une manière latente est une chose ; que les exemples précis donnés par Marie Bonaparte et Serge Talbot soient probants et convaincants pour l'affirmer en est une autre, et c'est sur ce second point que je rejette ces exemples et refuse l'interprétation homosexuelle qu'on veut donc y voir.

Serge Talbot écrivait : « A l'Université de Virginie, Edgar Poe connaît le jeu et l'alcool. Or l'alcool, dit Marie Bonaparte, est de règle sous le signe de l'homosexualité latente. Le jeune homme ne buvait pas seul, mais avec des compagnons de bouteille. Fuyant la femme tentatrice, pour refuge il lui fallait des hommes. » Plus loin Marie Bonaparte écrit : « Comme c'est la règle générale chez tous les buveurs, l'homosexualité qu'il satisfaisait avec ses compagnons de bouteille restait latente. Elle n'en était pas moins profonde et réelle. » Et Serge Talbot ajoute : « Le goût de la boisson n'a pas seulement une forte teinture homosexuelle ; il dérive d'abord de la première boisson offerte aux hommes : le lait que la mère offre au nourrisson en lui tendant le sein. »

Ainsi l'homosexualité d'Edgar Poe serait prouvée par son goût pour les beuveries et l'alcoolisme en compagnie de camarades ! Voilà qui me semble ridicule et artificiel, même si cette homosexualité n'a été que latente. Du reste, on cherche à justifier l'existence d'un lien homosexualité-alcoolisme en invoquant un autre lien : alcoolisme-lait mater-

nel. (Ne serait-il pas plus simple, pour arriver à la même fin, de faire un rapprochement plutôt entre la tétée des nourrissons et le coït buccal ? Et pourtant, parmi les nourrissons qui têtent, seulement 3 ou 4 % d'entre eux deviennent des homosexuels entiers.)

Tout d'abord, ne peut-on pas répondre que si tous les nourrissons sucent le lait maternel et le sein, ou à son défaut le biberon, tous, et loin de là, ne deviennent pas des alcooliques ? Ensuite le lien homosexualité-alcoolisme est contredit, du simple fait d'une part que tous les homosexuels n'ont pas l'honneur d'être des alcooliques ! et d'autre part que la proportion d'homosexuels est la même (soit environ 4 % d'homosexuels entiers) parmi ceux qui se livrent à l'alcoolisme, au bar ou chez eux, que parmi ceux qui ne boivent que peu de vin ou pas du tout. Je persiste à croire que le pourcentage d'homosexuels est constant dans la plupart des situations et des professions. S'il existe des professions où il est beaucoup plus élevé (notamment chez les artistes et les écrivains), ce n'est certainement pas parmi les habitués des bistrots et des cafés que j'irai chercher des homosexuels pour les statistiques — même si on me précise que l'homosexualité qui existerait parmi les habitués des cafés serait seulement... latente.

Invoquer « les compagnons de bouteille », qui remplaceraient la recherche des femmes, n'est guère convaincant. Hier les jeunes filles et les femmes, sauf celles en quête d'aventures, ne pénétraient pas dans les bars et les bistrots. De nos jours, si les femmes ne le font pas tout autant que les hommes, c'est en raison de leurs tâches domestiques. L'homme, étant moins retenu, par cela même reste plus libre pour aller au café en fin d'après-midi. Mais pourquoi veut-on à tout prix affirmer que s'il s'y rend c'est en vertu d'une homosexualité latente ? S'il semble exact que l'homme se lie plus facilement à des collègues de travail, à des camarades ou à des copains, que ne le fait la femme avec d'autres femmes, cela ne trahit cependant chez lui aucune homosexualité latente, et le fait d'avoir été soldat ensemble pas davantage. Car on pourrait alors demander pourquoi cette homosexualité, si elle est latente, ne réussit jamais à venir au grand jour et à s'imposer ? Or on sait combien des soldats, des camarades de régiment, parlent constamment de la femme et de leurs petites amies. Donc on a la preuve que la camaraderie qui les lie ne renferme

pas en elle d'homosexualité latente. Les camarades de chambre ne se gênent pas entre eux, et si une homosexualité latente les liait les uns aux autres elle percerait et se manifesterait sans cachotteries.

La psychanalyse tributaire de Freud voit partout la sexualité et, selon les sujets, l'homosexualité, tant dans le comportement de l'individu que dans ses rêves. S'il y a lieu de découvrir cette sexualité plus souvent qu'on ne l'aurait fait avant Freud, il semble pourtant inexact et parfois même aberrant de la découvrir en toute occasion. Pour ce qui concerne le rêve, pourquoi y aller par quatre chemins ? L'homosexuel, quand il rêve, se trouve en présence non de symboles mais d'êtres humains de chair, et son attirance vers eux, dans le rêve, ne le trompe point, tout comme à l'opposé l'hétérosexuel. Il reste certes le bisexuel qui s'ignore. Mais, pour lui aussi, pourquoi penser que ses rêves doivent se peupler de symboles sexuels ? Ne peut-on pas croire plus simplement que ses rêves sexuels le mettent en présence d'êtres de chair, des femmes ou des hommes ?

On sait que Freud et d'autres ont dressé des listes d'objets à signification sexuelle, ou homosexuelle, et par cela même prétendent expliquer les rêves. Mais dans cette perspective *où donc s'arrêter*, tant pour ce qui concerne le rêve que le comportement de vie ? Personnellement je voudrais que l'on me prouve pourquoi l'enfant qui dessine ou peint des arbres peindrait en fait des phallus ? Quoi de plus banal que de voir un enfant de quatre ou sept ans dessiner une maison, des arbres, un personnage avec un parapluie ? Pourquoi découper alors ce parapluie et ces arbres pour les rapprocher d'un phallus ? Et si le dessin nous montre une petite fille ou un garçon entrant dans une forêt un panier à la main, faut-il penser aussitôt que ce dessin (et l'on ferait la même remarque pour un rêve) indique une sexualité, ou homosexualité, latente, puisque le panier sous-entend que l'enfant va à la recherche de champignons (symbole phallique), ou de glands de chêne (*idem*) ou de fraises des bois (*idem*) ? Et si mon neveu de quatre ans m'a demandé des petites autos pour Noël, faut-il déchiffrer ici une sexualité (ou homosexualité) latente, puisque, comme on nous l'a appris en psychanalyse, une automobile est un symbole sexuel ? Alors, s'il y a tant d'automobiles dans nos grandes villes, c'est sans doute que nos compatriotes sont de jour en jour plus portés sur la sexualité... latente !

Il y a plusieurs années, un conférencier nous avait entre-tenu au club d'*Arcadie* de l'homosexualité inavouée ou masquée de certains grands peintres ou artistes. Il me semblait, là aussi, que le conférencier avait trop de propension à déchiffrer une homosexualité cachée ou latente. Il s'arrêtait, non pas bien sûr aux époques comme la Renaissance, où les peintres et les sculpteurs osèrent signer en voilant à peine leur inclination ou leur passion pour leur propre sexe, mais à d'autres époques comme le Grand Siècle, où il n'en était plus du tout de même, comme nous l'a rappelé l'étude de Marc Daniel. Le conférencier citait l'exemple précis du célèbre tableau de Charles Le Brun (1619-1690) où l'on voit le chancelier Séguier, en 1660, au cortège de l'entrée de la Reine, à Paris, escorté par six jeunes gens. Que le peintre Le Brun ait été homosexuel est une chose (que Marc Daniel pourrait nous dire) (1) ; que la peinture des six jeunes gens qui escortent le chancelier trahisse une homosexualité réelle ou latente chez le peintre en est une autre. Mais j'avoue que l'explication du conférencier, dans ce sens, ne me convainquait pas. En effet le conférencier, pour prouver cette homosexualité du peintre, affirmait en trouver la signature discrète et refoulée dans les cinq jambes presque nues parmi les douze jambes de ces jeunes gens, dans les mollets de ces jambes, et les nœuds élégants d'étoffes au sommet de ces mollets. Est-ce probant ? Je le conteste : d'une part parce que ces jeunes gens étaient habillés comme l'étaient des pages à l'époque, d'autre part parce qu'il était impossible de peindre un chancelier sur son cheval, allant au devant de la Reine, ou à sa suite, sans peindre les pages qui obligatoirement escortaient le chancelier de France. Donc quelques jambes quasi-nues et quelques mollets ne pouvaient pas ne pas être peints. Cela ne me semble pas une raison suffisante pour alléguer l'homosexualité inavouée du peintre Le Brun.

Ayant visité récemment à Paris l'exposition d'une douzaine de tapisseries de Bruxelles, du xvi^e siècle, illustrant l'histoire de David et de Bethsabée, j'ai découvert encore des jambes quasi-nues, et même des pages et des guerriers dont la moitié du corps, la partie basse, est revêtue d'un vêtement moulant tout à fait le corps. Là il s'agit d'un

(1) Marc Daniel n'a pas souvenir d'avoir jamais vu citer Le Brun comme homosexuel. (Note de la rédaction d'*Arcadie*.)

L'HOMOSEXUALITÉ LATENTE

enfant, là d'un adolescent, ailleurs d'un homme, toujours dans un vêtement moulé. Pourquoi ne pas penser qu'ici encore on est seulement en présence du vêtement de l'époque, et qu'il n'y a nullement lieu de découvrir dans ces corps à demi représentés par les artistes en tapisserie les signatures discrètes d'une homosexualité authentique ou même latente ?

CHRISTIAN GENF.

« CORPS DE BRONZE »

*Corps de bronze, corps d'ambre,
Cheveu d'ébène, œil bleu de songe,
Aimables et robustes membres,
Je souffre encor et me ronge,
Vous connais comme un lancinement,
Dans mon esprit où tout gémit,
Où se tord jusqu'à l'hurlément,
Au temps de pitié, la faim noire de ma vie...
Je mêle le goémon au sable si fin,
L'embrun qui frôle à la course du vent,
Le dialogue des rochers aux récifs marins,
Quand tu es et tu respires comme un enfant
Et plus encor exiges comme un homme,
Sans regard, pensée ni émotion aucune,
Aveugle originel, prince des idiomes
Et des rites qui me cloues à tes rancunes.*

JEAN-JACQUES CRAVERI.

UN HOMOPHILE

AU TEMPS DES BUCHERS

par MARC DANIEL.

Les Archives nationales n'ont jamais passé pour le temple de l'érotisme, ni leurs publications pour rivales des livres de sex-shops. Les temps seraient-ils changés ?

Un petit livre que vient de publier la vénérable Maison, *Confessions et jugements de criminels au Parlement de Paris, 1319-1350* (1), contient un passage du plus haut intérêt pour les Arcadiens, et les termes fort crus du document du XIV^e siècle y sont reproduits sans coupures ni faux-fuyants. Notable évolution : le temps n'est pas si lointain où, même dans les éditions d'auteurs classiques, une pudibonde érudition voilait ou supprimait purement et simplement les passages réputés obscènes. Rendons grâce aux deux archivistes auteurs du livre, Mlles Langlois et Lanhers (cette dernière connue par ailleurs par des publications sur Jeanne d'Arc : aimable éclectisme !), de leur honnêteté à l'égard du texte.

Il s'agit, on l'a deviné d'après le titre, de la reproduction du texte d'un registre manuscrit du Parlement de Paris (2) — un des fameux *Olim*, familiers aux fervents de mots croisés — conservé aux Archives nationales sous la cote X 2A 4. C'est un recueil de « confessions » (nous dirions : aveux) d'accusés. Mlles Langlois et Lanhers nous

(1) En vente au S.E.V.P.E.N., 13, rue du Four, Paris-6^e. L'ouvrage a 206 pages, in-8°, de belle présentation.

(2) Le Parlement de Paris était, jusqu'à la Révolution, la plus haute juridiction civile et criminelle de France. C'était notamment la suprême juridiction d'appel.

assurent que, sauf exceptions, ces confessions furent obtenues « sans contrainte ». Souhaitons-le. Le Moyen Age catholique n'était pas scrupuleux sur les moyens d'obtenir des aveux des accusés ; les pratiques de la Gestapo et des Tontons-Macoutes apparaîtraient plutôt anodines en comparaison.

A en juger par ces textes, la société du XIV^e siècle fait assez penser au Far-West de la belle époque ; il y est beaucoup question de rixes, de vols, d'embuscades, d'enlèvements, de fausse monnaie, mais aussi — couleur locale ! — d'envoûtements, de sorcellerie, d'hérésie et de sodomie. Nous y voici.

On sait que, grâce au pieux empereur Théodose et au non moins pieux Charlemagne, le Moyen Age considéra unanimement la sodomie comme le crime abominable par excellence, assimilé à l'hérésie et passible de la peine de mort sur le bûcher. Le ton est donné par la fameuse *Coutume de Beauvaisis* (vers 1290) : « Qui erre contre la foi... ou qui fait sodomiterie, il doit être brûlé, et tous ses biens confisqués. » L'Église veillait au respect de la loi.

C'était donc un mauvais cas où s'était mis M^e Raymond Durant, procureur au Parlement, lorsqu'il fut accusé de sodomie par ses deux valets Perrot Favaresque, âgé de dix-huit ans, et Bernard de Montgieux, quinze ans. C'est la « confession » des deux garçons qui figure dans le registre, et le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne laisse aucun détail dans l'ombre.

Les lecteurs du volume publié par les Archives nationales sont sans doute familiers du langage du XIV^e siècle. Ceux d'*Arcadie* le sont moins, dans leur majorité. Nous traduirons donc en français moderne le vieux style du manuscrit, dont voici (à titre d'illustration) un exemple : « Et demoura il qui parle avec li continuelment des ledit temps jusques a la semaine peneuse en laquelle il se departit de sondit maistre. » (Comprenez : « Et celui qui parle demeura continuellement avec lui depuis cette époque jusqu'à la Semaine Sainte, date à laquelle il se sépara de lui ».) C'est bien le diable si la censure nous reproche la crudité des termes employés : ou alors, en toute justice, il faudrait aussi poursuivre le Directeur des Archives nationales, et Miles Langlois et Lanhers, et même le Ministre des Affaires culturelles, sous l'égide de qui paraît le volume en question...

Donc, voici la confession du jeune Perrot. « Aux environs de la Toussaint dernière, il s'engagea comme valet auprès de M^e Raymond Durant, procureur au Parlement pour le servir, garder son cheval et faire tout ce qui appartient à l'office d'un valet de pied. Il y demeura jusqu'au Vendredi Saint, date à laquelle il le quitta.

« Une nuit, dont il ne peut préciser la date, quand son maître fut couché en son lit, Perrot, sur l'ordre de sondit maître, lui frotta les jambes fort longuement, et il vit qu'il avait le vit bien tendu. Et, après cela, un dimanche soir pendant le dernier Carême, quand il eut déchaussé et couché sondit maître, et qu'il le voulut quitter pour s'aller coucher en son lit, sondit maître le rappela et lui demanda de se déshabiller et de se coucher tout nu avec lui. Et Perrot le refusa beaucoup, mais à la fin il accepta, sur le commandement de son maître, de se coucher tout nu à côté de lui. Et sitôt qu'il fut couché, sondit maître se tourna vers lui et le baisa et l'embrassa fortement, et monta sur lui comme s'il eût été une femme, et lui mit son vit tout tendu entre les jambes, tout près de son vit à lui... et lui jeta son ordure (*sic*) sur lui... et s'essuya au drap du lit où ils gisaient. Et ledit maître coucha avec lui, Perrot, cette nuit-là par deux fois de cette même manière, l'une au coucher et l'autre après dormir. Perrot dormait quand ledit maître monta la seconde fois sur lui ; il s'en éveilla et fut très courroucé de ce que son maître lui faisait, et l'en blâma comme il l'avait déjà fait la première fois. »

Les choses en restèrent là ce jour-là, mais peu après, un jeune valet, nommé Bernard, qui se trouvait jusqu'alors en congé, arriva au logis. Quelques jours plus tard, les deux valets se trouvaient seuls à la campagne, et Bernard demanda tout à coup à son compagnon : « Au nom de Dieu, dis-moi la vérité, et pendu sois-tu si tu mens. Est-ce que Monseigneur t'a mis son vit entre les cuisses comme il le fait à moi ? » A quoi Perrot répondit oui. Bernard lui raconta alors que la chose lui était arrivée déjà trois fois, « en la manière dessus-dite », et que c'était « grand hérésie et grand mauvaiseté ».

S'étant une fois plaint à la chambrière (gouvernante) de M^e Durant, celle-ci « se mit à rire et lui dit qu'il n'en tirerait pas profit, car les autres valets qui avaient demeuré avec lui n'avaient nullement fait leur profit ».

Après cette édifiante confession, qu'advint-il des héros, si l'on ose dire, de cette histoire ? Mlles Langlois et Lanhers

nous informent que M^e Raymond Durant nia les faits rapportés par ses valets ; on le comprend. De toute façon, étant clerc, c'est-à-dire ecclésiastique des ordres mineurs, son dossier fut transféré à l'Officialité, tribunal ecclésiastique. Il faut croire que la procédure n'y était pas expéditive, ou que M^e Durant bénéficiait de protections efficaces, car en 1335 il était encore en prison au Prieuré Saint-Eloi, d'où il s'échappa. Nous ignorons s'il fut rattrapé.

Du reste, plus qu'à aucune époque, la justice du Moyen Age était « à la tête du client ». En 1334 — juste à la même date que l'affaire de M^e Durant, par conséquent — un nommé Pierre Porrier fut brûlé vif pour sodomie à Chambéry, et un autre accusé du même crime fut simplement condamné à une amende de 18 florins, dont une partie lui fut même restituée (3).

Quant aux deux valets de M^e Durant, ils furent libérés par ordre du Parlement le 1^{er} avril 1335. Ils avaient bien mérité l'indulgence de la Cour.

Cette historiette est moins légère qu'il n'y paraît. D'abord elle est presque unique en son genre dans la littérature historique pour cette époque ; en règle générale, les pièces des procès de sodomie étaient brûlées avec les coupables, ce qui explique qu'il n'en subsiste guère. Ensuite, elle prouve que, malgré la sévérité des lois, un procureur au Parlement pouvait, de notoriété publique, coucher avec ses valets sans en souffrir particulièrement : si Perrot Favaresque n'avait pas été le dénoncer (peut-être pour une histoire de gages mal payés, qui sait ?), M^e Durant aurait probablement continué à recruter encore bien d'autres jeunes valets.

Enfin — et c'est pour nous, Arcadiens, la leçon essentielle — elle nous montre, sur le vif, le comportement sexuel d'un de nos semblables qui vécut voici six cents ans et qui fut, en somme, bien semblable à nous, malgré l'ombre menaçante du bûcher à l'horizon...

Ce sont des faits comme ceux-là qui, mieux que toute autre chose, font progresser notre connaissance de l'histoire homophile.

MARC DANIEL.

(3) A. du Boys, *Histoire du droit criminel de la France*, t. I, 1874, p. 220.

LE RENDEZ-VOUS

par MICHEL POLETTI.

Pourquoi se hâter ? Je suis en avance !

J'aime cette nuit automnale et la jonchée de feuilles mortes, qui telle un tapis volant, me porte à mon rendez-vous. Les rues sont vides et pourtant elles me semblent peuplées d'une foule d'ombres généreuses prêtent à accueillir mes confidences et mes élucubrations. Où vont ces visages sans regard, quel néant les appelle ? Le temps me presse et pourtant je voudrais à chacun donner un peu de mon bonheur. Se peut-il qu'ailleurs un être soit malheureux, quand moi j'ai le cœur défaillant de bonheur ? A chacun de mes pas, un visage s'illumine, les arbres reprennent leurs couleurs estivales, le ciel déroule son grand tapis étoilé, la vie chante des louanges à celui qui la créa.

Hier encore, j'avais trente-sept ans, l'âge des premières discrétions ; aujourd'hui, j'en ai vingt, l'âge de mon amour. Se peut-il qu'il m'aime ? Est-ce trop en demander ? Qu'importe, puisque moi je l'aime ! Aimer ! unique vérité dont on soit tout à fait certain. Etre aimé l'est beaucoup moins, mais cela a moins d'importance. Dès que je prononce ce verbe « aimer » je vois un visage, une jeunesse, une main délicate et douce, un certain sourire... Sa jeunesse, son trésor de jeunesse, l'inestimable possession dont nul ne sait jamais pleinement profiter.

Mais non, je ne suis pas vieux ! Qu'est-ce après tout, l'âge ? L'âge : c'est les instants de dépression, les heures de solitude, les rendez-vous manqués, les coups de téléphone que l'on attend des heures entières, inquiet, impatient, sans pouvoir se concentrer sur autre chose, c'est les larmes versées ; les somnifères qui aident, qui donnent le calme, tout cela accumulé dans un cœur sensible et débordant d'illusions détruit jour après jour, larmes après larmes. L'âge :

c'est le front qui se plisse, les yeux qui se cernent, le menton qui s'affaisse, le cœur qui bat moins vite, le dos qui fait mal, la peur du lendemain, la soif de s'affirmer dans un monde étouffant, dont l'horizon est obstrué par les polichinelles, c'est enfin la bataille journalière qu'il faut livrer contre soi-même. Mais ce soir je veux balayer tous ces fantoches puisque je suis jeune, je veux vivre et jouir de chaque seconde de cette vie qui m'est donnée à travers toi, mon autre jeunesse, mon ami, mon amour...

Une rue après l'autre, je vais à son rendez-vous. Là-bas, c'est le boulevard où l'on affiche tant de feinte virilité, où les sentiments sont prohibés, où le sexe est vainqueur de l'âme, où je vais souvent pour m'étouffer parmi les badauds qui passent, qui repassent et qui meurent. Là-bas c'est la jungle du superficiel, du factice, c'est la comédie qu'il faut jouer, le masque qu'il faut porter, mais souvent, sous le rimmel multicolore, combien de haine et de désespoir ! Je sais qu'il se lèvera à mon approche ; il viendra en souriant vers moi, la main tendue et il me demandera si je vais bien ; à mon tour je le questionnerai sur des choses sans importance et qui pourtant en prendront une dans notre esprit, puis nous partirons à travers les rues mortes qui ressusciteront sous nos pas. S'il se trouve une rue plus sombre que les autres, nous l'enfilerons et là, peut-être par amour, peut-être par défi, nous nous tiendrons la main ainsi que deux enfants sur le chemin des écoliers. Alors nous aurons tous les deux vingt ans. Peut-être ne trouverons-nous rien à nous dire, nous ferons donc silence et laisserons nos âmes communiquer. Elles se diront des mots impronçables dans une langue intraduisible, puis dans une étreinte furtive de nos corps elles se confondront et s'aboliront l'une dans l'autre. A cet instant rien n'existera plus vraiment pour nous, si ce n'est cette présence réciproque et cette soif d'aimer.

La ville sera une île déserte où nous cabriolerons comme de jeunes faons sans nous soucier des autres, toujours là, avec leur haine et leur bêtise. Nous n'aurons même plus de feinte indifférence pour les autres, puisqu'ils n'existeront plus. Ils se seront empoisonnés avec leur propre venin. Vers onze heures un petit vent glacial se lèvera et tu auras froid ; comme justement nous nous trouverons près de chez moi, je te proposerai de venir te réchauffer et tu accepteras. Nous monterons ces trois étages en effleurant à peine les

marches comme les anges dans les tableaux de Fra Angelico et la porte s'ouvrira sans même la pousser et...

Dix heures. Voici le banc, il est vide. Non, c'est vrai, je lui avais dit, pour être plus sûr, dix heures un quart. Quand même, il aurait pu arriver un peu en avance. Tiens, une dame promène son chien ; elle semble dormir en marchant et l'on ne sait pas trop bien si c'est elle qui promène le chien ou le chien qui la promène. Mon Dieu, qu'il est laid ce chien ! il a une tête de sénateur ; c'est le quartier qui veut cela sans doute, la proximité du Luxembourg. Mais quels sont les critères de la beauté chez les animaux ? nul ne le sait. Peut-être après tout ce chien est-il beau ? L'arbre, le poteau, l'arbre ? non, le poteau. Quelle tristesse ! qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Et si c'est un lapin ? j'ai l'habitude, je l'accommoderai : whisky, martini, gardénal... Demain j'aurais la gueule de bois, mais ils ont l'habitude au bureau. Ils sont sympa, ils ne me posent même plus de questions, ils savent. Tiens ! un ivrogne ! La barbe ! il vient s'asseoir sur le banc. Le banc est à tout le monde, mais enfin ! Avec une tête pareille il ne s'est certainement pas enivré pour un rendez-vous manqué, ou alors cela fait trente ans qu'on lui a posé un lapin. Il va traverser ; dans son état c'est de la folie. Je devrais l'aider. Et si Patrick me voit avec un clochard, il va peut-être croire que c'est mon père ? Non, je suis stupide ! Oh ! trop tard. Il a traversé tout seul. Ce sera pour la prochaine fois.

Dix heures dix. Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire ? C'est la dernière fois que je donne un rendez-vous. Allons bon, voilà les flics maintenant, c'est complet. Ils vont certainement me demander mes papiers. Et s'ils me disaient de circuler, ce serait affreux ! Mais non, je suis en règle. Je n'ai rien à craindre. Mince ! le car s'arrête. Ah, ceux-là pour embêter le monde ils s'y entendent, mais qu'il se commette un crime quelque part et ils sont vingt lieues plus loin. Tiens ! en voilà un qui vient vers moi. Mes papiers ! j'ai oublié mes papiers. Ils vont m'embarquer ; c'est idiot, j'habite tout près... Ah non, les voilà, ouf ! Mais... il passe devant moi, il fait un signe de la main à ses collègues, il entre dans l'immeuble. Ce n'est plus une ronde, c'est Paris by night. De toute façon je n'ai jamais eu peur des flics, je n'ai rien à me reprocher. Et puis ce sont des hommes comme les autres ; ils sont plus à plaindre qu'à... J'ai le droit de rester sur un banc à dix heures du soir dans

une rue déserte, et après on dira que nous ne sommes pas dans un pays libre, quand même ! C'est vrai que je ne suis plus jeune. Je ne suis pas riche non plus, je n'ai pas de splendide bolide, rien pour séduire un jeune. Il n'y a pas de raisons qu'il vienne. Est-ce qu'à sa place je viendrais ? non, alors ! Tous des gigolos, ces jeunes ! Si seulement j'étais resté avec Olivier quand j'avais vingt ans. Eh oui ! Mais je croyais ma jeunesse éternelle. Quand il parlait de la solitude à la quarantaine je croyais qu'il me parlait de l'autre bout de ma vie et m'y voici. Seul pour affronter les rigueurs hivernales ! Allons Michel, pas de grands mots ! après tout il reste encore cinq minutes. Je traîne ma solitude partout comme un impressionnant casier judiciaire. Elle se lit sur mon visage, dans mon regard, jusque dans mes gestes. Je ne demandais pas grand-chose, aimer simplement. Mais désormais je ne rencontrerai plus personne, mes pas s'enfoncent dans un sable mouvant et je vais dérivant dans une nuit toujours plus obscure ; et au bout, rien.

Dix heures vingt. Il ne viendra plus. C'est fini. Il aurait pu me téléphoner ; les jeunes n'ont plus aucune politesse. Ce n'est pourtant pas difficile de téléphoner, le plus difficile c'est de raccrocher le récepteur, après. Des passades, toujours des passades ! Mais qu'ont-ils de si extraordinaire, ceux qui gardent un ami ? Je vais attendre encore un peu, il aura raté son métro. Ou bien il a eu des ennuis de dernière minute avec son patron. Oui, c'est certainement cela. J'ai confiance en lui, ce n'est pas la première fois que je lui donne rendez-vous. Quatre fois et je suis déjà attaché. Je commence à l'aimer et il va falloir l'oublier. Il faudra draguer encore ! Quel ennui ! toujours ces endroits sordides où l'on est à la merci de descentes de toute sorte. Ciel ! des voyous. Ils sont quatre. Ils vont m'assassiner. Je ferais peut-être mieux de traverser, d'entrer dans un immeuble. Ils vont me prendre pour ce que je suis et adieu bague, gourmette et portefeuille. Trop tard, ils m'ont vu. Du calme ! surtout du sang-froid, il ne faut pas paniquer. Ah, si le car pouvait passer. Mon Dieu, ils s'approchent, c'est fini, je vais mourir. Je ne pourrai rien faire contre quatre, je ne peux déjà pas grand-chose contre un, avec mon souffle au cœur. Tant pis, je crierai, dussé-je amener tout le quartier et aller coucher au poste. Et si je criais avant qu'ils ne m'abordent ? Non, c'est idiot. Ils sont tout près, il est mignon celui du milieu avec ses petites moustaches brunes. Ils ne me regardent même pas, ils passent, ce n'était pas

des voyous. Je respire. De toute façon je ne me serais jamais laissé dévaliser. Que diable, je suis un homme. Quatre, cela ne me fait pas si peur que cela, surtout ces demi-portions.

Dix heures quarante-cinq. Il n'a plus d'excuses... le petit salaud. Me poser un lapin à moi. Ce n'est pas si romantique, la nuit, et puis c'est froid comme des pieds de femme. Les réverbères jettent leur lumière blanche et crue sur ces spectres aux multiples phalanges que sont les arbres parisiens en cette fin d'automne. Les rues sont sales ; les feuilles mortes, les papiers gras, les vieux journaux... Oh ! S'il pouvait venir ce voyou, qu'il me frappe, qu'il me fasse mal, qu'il me tue, et qu'on en finisse. Et que je sois débarrassé des lendemains, de tous les lendemains. Mourir : le repos, l'oubli, mais aussi la solitude qui me poursuivra jusque dans ma tombe. Nul ne saura jamais que j'aurais vécu. Je ne laisserai rien derrière moi. Pas une ombre, pas une larme, pas le moindre cri déchirant à pousser sur mon cerueil. Comme je suis égoïste ! Il y a maman ; elle ne vivrait plus, elle, sans moi. Que ferait-elle ? elle mourrait. Je ne veux pas qu'elle meure. Elle est mon seul bien, ma seule certitude, ma déchirure profonde et merveilleuse. Comme le sort est cruel ! le seul cœur qui bat à l'unisson du mien est un cœur de femme. Je vais partir. Il faut quitter ce banc. Et s'il venait après ? Il croirait que je ne suis pas venu. J'attends que sonne onze heures et je pars. Tant pis pour ce qu'il croira.

Onze heures. Je rentre. Que ne donnerai-je pas pourtant pour le voir un instant, sans même le toucher, sans lui parler, juste le voir ! C'est plus fort que moi, je l'aime. Que fait-il en cet instant, tandis que je pense à lui ? Il se moque de moi sans doute, je suis un personnage ridicule à ses yeux. Non, il ne faut pas qu'il croie cela, il faut qu'il sache que je souffre, que j'ai mal et que lui seul est mon remède. Je le hais d'amour. Je voudrais être son serviteur et son bourreau. Je voudrais partir, loin, plus loin encore que l'imagination. A quoi bon travailler, être riche, pour quoi, pour qui surtout ? Nul ne viendra plus caresser ce cœur fatigué, blessé de tant de coups. Où est ma consolation, ma part du festin ? A travers qui dois-je vivre, car je ne peux plus vivre à travers moi ? Où est cet enfant que je ne ferai jamais sauter sur mes genoux et qui, par des mots simples, saurait toucher mon cœur, cicatriser mes plaies ; où résonne cette voix ? qui me dira jamais ces mots ? Dans quelle solitude glaciale et pénétrante me suis-je enfermé ?

LE RENDEZ-VOUS

Et puis marcher, mourir un peu à chaque pas, pousser du pied une vieille boîte sans y penser et qui chante sur les pavés. Avoir envie de faire le mal. De tout briser sur mon chemin et de mourir au bout. Se dominer, se faire une raison, rentrer dans l'ombre protectrice et dissimulatrice, la complice de tant de randonnées nocturnes. Mais il y a ces trois étages épuisants à grimper. Et puis, il me faudra pousser la porte sur une chambre vide et le lit intact, avec les jolis draps bleus, recueillera ma solitude, tandis que l'oreiller à la taie brodée de mes initiales recevra mes larmes, ma déception, mon dégoût de la vie. Je suis si vieux, si las. Est-ce bien la peine de poursuivre la route ? J'ai vécu des instants merveilleux que le temps ne me laissera plus revivre, j'ai connu l'amour, l'amitié, l'équilibre, puis la chute. Les rues sont vraiment mortes, froides, hostiles, inabordables. Oh ! Seigneur, Toi en qui j'ai toujours eu confiance, Toi qui m'a prouvé tant de fois ton divin amour, aide-moi à vivre. Tu m'as fait tel que je suis et je vis ma vie telle que Tu l'a tracée pour moi. Je ne suis, hélas, qu'un homme et n'ai point la résignation et le sens du sacrifice qu'eut le Christ pour sauver les humains. Je veux vivre, jouir de la vie, l'enlacer, lui faire l'amour. Je ne demande pas grand-chose : une main à serrer, un amour à défendre, des lèvres à baiser... Une présence, un témoignage de mon existence, une preuve à verser au dossier du jugement...

Et voici la maison, elle se moque de moi. Les objets, comme les êtres se moquent de moi. C'est elle qui me voit revenir seul, je voudrais la détruire, je voudrais tout détruire et... Mais je ne rêve pas, non, ce n'est pas un mirage, lui, Lui devant ma porte ! Il m'expliqua en deux mots qu'ayant quitté son travail fort tard et croyant ne plus me trouver au rendez-vous il était venu directement à la maison. Il ne comprit pas, dès que nous fûmes chez moi, avant même d'éclairer la pièce, pourquoi je l'étreignis si fort en pressant entre mes doigts une longue mèche de son abondante chevelure brune.

Vingt-trois heures trente. Je suis heureux.

MICHEL POLETTI.

UN WEEK-END SUR LA SEXUALITÉ AU CENTRE CULTUREL « LES FONTAINES »

La revue *Etudes*, mensuel édité par les pères jésuites (1), publiait dans son numéro de janvier 1972 un ensemble d'articles consacrés à la sexualité. Dans les deux premiers, le Père Beirnaert et Mlle Lehmann, psychanalystes de l'école de Lacan, parlaient de ce « non-savoir » que constitue la sexualité en général ; dans le troisième le Père Julien, sous le titre « Homosexualité et amour du semblable », offrait un aperçu de l'homosexualité sur un plan socio-politique, sans oublier une connaissance psychanalytique. Le sujet étant difficile, la question méritait un éclaircissement ; c'est pourquoi *Etudes* organisa un week-end de réflexion sur ces sujets, présidé par les auteurs de ces articles. Comme partout où l'homosexualité est en vedette, *Arcadie* ne pouvait pas être absente, et c'est en son nom, c'est-à-dire au nom de vous tous, que le samedi 5 février je me suis présenté aux portes du Centre culturel « Les Fontaines » à Chantilly.

Je ne cacherai pas qu'en y allant j'étais sur mes gardes ; bien des questions me venaient à l'esprit. Il est vrai que l'ouverture d'esprit des articles me rassurait, mais discuter de ces problèmes devant un public composé presque exclusivement d'ecclésiastiques et de catholiques me mettait mal à l'aise. Souvent il y a un abîme entre la pensée écrite et la façon de vivre cette pensée. Connaissant la position officielle de l'Eglise sur ce sujet, je me sentais inquiet. Ne connaissant pas personnellement les pères Beirnaert et Julien, je me demandais : Qui prendra le dessus, l'analyste ou le théologien ? Et me voilà préparant mes armes sur les deux côtés, pour le cas où il faudrait se défendre dans les

(1) *Les Etudes*, 15, rue Monsieur, Paris-7^e.

deux camps. Heureusement, disons-le tout de suite, je n'en ai pas eu besoin. Tout a été si clair depuis le commencement, si net, que si M. Baudry et moi-même avions été sur l'estrade à la place des pères Beirnaert et Julien et de Mlle Lehmann, la forme aurait été différente peut-être, mais pas le contenu. Jugez-en vous-mêmes par cet aperçu des conférences et débats.

Le premier exposé — le samedi — fut celui du Père Beirnaert sous le titre « La sexualité escamotée ».

Exposé dense et difficile, qui fut suivi de questions posées par l'assistance, parmi lesquelles j'ai retenu une discussion sur le « normal » et l'« anormal ». Le Père Beirnaert et Mlle Lehmann firent remarquer que, quand on fait cette distinction, c'est toujours en se mettant soi-même du côté des « normaux » ! Excellente réponse qui avait tout pour me satisfaire, faute de quoi je serais intervenu avec énergie.

L'exposé de Mlle Lehmann, « Le désir en question », fondé sur le texte de Freud *L'interprétation des rêves*, nous intéresse moins ici.

Mais le débat essentiel, pour nous, était celui du dimanche, sur le thème « Homosexualité et amour du semblable », présidé par le Père Julien, dont voici les grandes lignes de l'exposé introductif.

L'homosexualité devient un sujet de grande actualité : littérature, théâtre, cinéma, etc..., nous parlent ouvertement du fait homosexuel. C'est comme une sorte de revanche sur un sujet jusque-là passé sous silence.

Conséquence immédiate de cette profusion d'information : l'éclosion du concept même de l'homosexualité. En effet, on s'aperçoit que ce vocable est loin d'être homogène. Il recouvre des réalités extrêmement diverses. Comme j'aime à le dire, il n'y a pas l'homosexualité, mais des homosexualités. L'homosexualité quitte le domaine privé et prend place dans un combat politique. Pourquoi cette politisation de l'homosexualité ? c'est tout simplement un symptôme qui nous indique une question problématique qui se trouve ailleurs. Je m'explique : la question qui est en jeu, ce n'est pas l'homosexualité elle-même, mais la société. En faisant de l'homophilie un combat politique on conteste notre civilisation occidentale, bâtie sur les concepts de masculinité et de virilité, dans laquelle le mâle doit faire ses preuves, donner des signes de supériorité. Il faut être « un homme »

devant la femme. Cela signifie une société basée sur la domination dans tous les camps : dans le travail, dans la politique et aussi dans le domaine sexuel, les rapports sexuels étant conçus comme une relation dominant-dominé. L'acte d'amour est tout simplement une possession virile de la femme.

En faisant de l'homosexualité (négarion d'une virilité conçue sous cette forme) un combat politique, on met en question la société sur ces principes de domination masculine. On pourrait faire l'équation suivante : action révolutionnaire homosexuelle = contestation des fondements de la société occidentale. L'homosexuel, en dépassant l'ancienne position où il souffrait de la honte et du rejet social, en assumant sa propre nature, se lève contre une société qui le rejette. En méprisant le rejet social, il retourne les rôles. C'est lui maintenant qui rejette les faux principes de domination virile sur lesquels la société occidentale est basée.

Il n'y a pas d'opposition entre hétérosexualité et homosexualité, pas de camps ségrégatifs. L'homosexualité est une « dimension » qui existe à divers degrés chez tous les êtres humains (degrés qui vont de l'homosexualité manifeste à l'homosexualité latente, inconsciente ou refoulée). Elle est vécue différemment selon la civilisation où l'on vit. Ainsi, nous avons des sociétés, comme la Grèce antique, où elle est exaltée comme la forme la plus noble de l'amour ; par contre, dans notre société occidentale, c'est l'hétérosexualité qui est proclamée comme l'unique forme d'amour possible. L'homosexualité est rejetée comme « anormale » et, en tant que telle, interdite.

Du point de vue social nous passons au point de vue psychanalytique. L'homosexualité est une conséquence de l'angoisse de castration. La différence des sexes (ce non-savoir dont parlait le Père Beirnaert) est toujours difficile à vivre ; de là la tendance à se regrouper, les hommes avec les hommes et les femmes entre elles, pour se soutenir et s'affirmer avant de s'affronter dans la relation de différence. Je me pose une question qui montre la complexité du problème de l'homosexualité : pourquoi certains hommes et certaines femmes ne sortent-ils jamais des groupes monosexuels pour entrer dans la relation de différence ? Nous touchons ici le problème de l'étiologie de l'homosexualité, ou mieux des homosexualités.

Le Père Julien se pose la question, toujours nouvelle et

toujours angoissante : comment vivre le « non-savoir » homme-femme ? C'est dans la vision du semblable qu'on cherche toujours des points de repère qui permettent de nous rassurer. Conséquences : l'homosexualité est vivre ce non-savoir en aimant sa propre image dans l'autre. L'hétérosexualité sera, au contraire, vivre ce non-savoir dans la différence sexuelle. Je ferai ici une remarque que je crois implicite dans l'explication du Père Julien. L'homosexuel exclusivement, aime sa propre image dans l'autre, non dans un choix narcissique, mais dans une vision rassurante qui fait surmonter l'angoisse de la castration.

Entre les conférences, eurent lieu des groupes de travail pour réfléchir sur les problèmes posés. Une fois de plus, j'ai constaté que l'homosexualité est un concept chargé d'affectivité devant lequel on ne peut pas rester indifférent. Pour l'anecdote, je dirai que, devant la question posée dans le groupe où je travaillais sur la « dimension homosexuelle » de chacun, tandis que les femmes exprimaient avec liberté leurs désirs (combien imprudents) ! de connaître cette dimension cachée, les hommes étaient visiblement gênés.

Voici quelques-unes des questions les plus intéressantes qui furent posées :

Q. — L'éducation mono-sexuelle, traditionnelle dans l'enseignement privé jusqu'à ces temps-ci, rend-elle plus difficile l'accès à l'hétérosexualité ?

R. — La question est sans importance. Le problème est le même dans la mixité. Du fait que la fille dans la puberté est plus mûre que le garçon, ceux-ci ont tendance à se regrouper entre eux en groupes fermés face aux groupes des filles (2).

Q. — Y a-t-il des milieux qui favorisent l'homosexualité : la haute couture, la coiffure, le spectacle, etc... ? (on voit ici les clichés hétérosexuels de l'homosexualité).

R. — C'est un fait social. Il y a des milieux où les homosexuels sont mieux supportés. Cela ne veut pas dire qu'ils favorisent l'homosexualité. D'ailleurs les homosexuels sont répandus dans tous les milieux.

Il y a pourtant, d'après le Père Beirnaert, des milieux privilégiés : la haute couture, la coiffure et les avocats (je

(2) A ce propos de la formation de groupes homosexuels dans les écoles mixtes voir Moreno, *Fondements de sociométrie*.

suppose qu'il parle d'après son expérience thérapeutique), ce dont il donne une fine explication psychanalytique : dans la haute couture et la coiffure, entre l'homosexuel et son objet idéal : la femme (je dis objet idéal, donc intouchable), il s'établit une amitié et une complicité qui se passe au niveau du regard de l'autre (l'homme) ; la relation avec la femme est une relation à trois, on embellit la femme pour la présenter aux hommes, la femme étant simplement considérée dans cette relation comme l'objet qui attire les hommes (objet du désir).

Dans le milieu des avocats s'établit entre celui-ci et son client une relation semblable à la relation de la pédérastie grecque : relation non avec le père, mais avec le frère aîné. La différence entre le père et le frère aîné est évidente : le père c'est la loi, c'est-à-dire l'origine de l'interdit de l'inceste. Quand il dit « ma femme est à moi », il établit la prohibition ; le frère aîné est aussi une victime de cette loi paternelle ; avec lui on peut établir une complicité exempte de culpabilité. Je vous laisse juge de ces explications qui personnellement me paraissent très justes.

Q. — L'homosexualité peut-elle guérir ? Qu'est-ce que la psychanalyse peut faire ? Doit-on transformer un homosexuel en hétérosexuel ? (Ce sont là des questions inévitables dans une réunion composée presque exclusivement d'hétérosexuels. Pour moi, ce sont des questions-clefs qui me servent à situer les analystes qui doivent y répondre. Je vous donne les réponses. Jugez-en.)

R. — Dans toute analyse, il y a quelque chose de préalable : c'est la parole même du sujet. Il faut créer un lieu où il puisse s'exprimer, faire sa demande. Ce lieu, c'est l'analyse elle-même : parler et être écouté. C'est dans cette parole et cette écoute que le problème va être posé.

Qu'est-ce qui doit être fait dans l'analyse ? Il n'y a pas de visée à l'origine. Le seul but de l'analyse est que l'analysé puisse trouver *sa vérité*. Conséquence, si sa vérité est d'être homosexuel, il doit assumer sa nature homosexuelle avec toutes ses conséquences.

(On ne peut qu'applaudir cette réponse et féliciter les conférenciers de leur honnêteté.)

Q. — Différence entre homosexualité et pédérastie ?

R. — La pédérastie est une forme de l'homosexualité qui consiste dans l'amour des jeunes. Il y a dans la pédérastie une dimension pédagogique d'initiation ; en effet, on peut

voir chez le jeune la recherche d'un modèle où projeter son moi idéal. Il veut être promu à la virilité. Chez l'adulte il y a une recherche de sa propre enfance, complaisance dans la jeunesse de son amant (3).

Q. — Homosexualité féminine. Les femmes se plaignent de ce qu'on ne parle pas assez de cette forme d'homosexualité.

R. — En effet, quand on parle d'homosexualité on parle de préférence de la masculine en oubliant la féminine. Bref, on parle plus des hommes. (Une voix féminine de l'assemblée s'écrie « Comme toujours », intervention très significative.) Raison de cet oubli ?

— L'homosexualité masculine est plus provocante, par contre l'homosexualité féminine est moins culpabilisante. Ainsi, la demande de psychanalyse des homosexuelles est très rare, contre une grande demande de la part des homosexuels.

— Il ne pourrait être autrement dans une société basée sur les valeurs de virilité, bref, dans une société phallogratique comme diraient nos sœurs du F.L.M.

L'homosexualité féminine peut être expliquée comme une relation homosexuelle à la mère. La femme, dans sa relation homosexuelle, veut rétablir la relation fille-mère. D'un autre côté, elle est beaucoup plus diffuse que la masculine. La femme est plus portée sur la bisexualité que l'homme (ambivalence de la femme mariée). Il faut dire que le mariage est beaucoup plus facile pour l'homosexuelle que pour l'homosexuel. Pour la femme mariée, il est plus facile de maintenir ses relations avec la mère ou sa remplaçante que pour l'homosexuel.

Le débat se conclut sur une interrogation concernant la politisation de l'homosexualité. Transposer le problème de l'homosexualité au niveau politique est un alibi. C'est une forme de contestation d'une société axée sur les valeurs patriarcales de prédominance de la virilité. D'ailleurs, le vrai problème de l'homosexualité est dans l'angoisse de castration, dans le non-savoir qu'est la différence des sexes. Il faudra, pour l'homosexuel, essayer de trouver son vrai désir et de se maintenir toujours dans sa vérité du désir.

En tant que psychologue clinicien et homosexuel, je ne

(3) Je conseille de lire *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, de Freud, si on a la chance de trouver ce livre épuisé depuis longtemps.

A. D'ARC

peux que me féliciter sur la tenue de ce week-end de réflexion. En effet, la haute qualité du débat, l'érudition et l'ouverture d'esprit des conférenciers étaient telles que toute vulgarité était bannie dès le début.

L'assemblée, dans sa plus grande partie, ne connaissant pas ou très mal les problèmes de l'homosexualité, je suis sûr qu'elle est sortie en se posant des questions très positives sur ces problèmes. Un seul regret, la limitation dans le temps pour traiter des sujets aussi vastes.

Puisse, pour chacun des lecteurs d'*Arcadie*, se réaliser le vœu du Père Julien : trouver la vérité de son désir, et s'y maintenir !

ANTOINE D'ARC.

MARTIN HOFFMAN

L'UNIVERS HOMOSEXUEL

OU COMMENT LA SOCIÉTÉ SECRETE SES FLEAUX

Ed. Robert Laffont — 20 F

NOUVELLES DE FRANCE

par JEAN-PIERRE MAURICE.

(N° 20)

Cravachol-en-Bresse.

Une « première mondiale » qui nous intéresse s'est déroulée le 5-12-1971 à Bourg : la sortie du film *La Cravache*, de Pierre Kalfon, d'après un roman de Pierre Jeancard. *Arca-die* était dans la salle. Voici les extraits d'un long compte rendu que j'aimerais passer en entier si la place ne faisait défaut :

Thierry, seize ans, héros et narrateur du film, endure les coups de son père en trouvant le réconfort nécessaire dans son affection pour Alain. Lequel Alain ne supportera pas que Thierry s'intéresse à Yvette, leur camarade, ce qui va provoquer un drame de la jalousie.

Ce qui nous intéresse, c'est comment nous est montré l'amour d'Alain pour Thierry : fraîches amours adolescentes contrastant avec la brutalité d'un père sadique et la pesante atmosphère familiale. Nous voyons les parfaits amis gambader dans la campagne libératrice. Thierry est à la recherche de l'amour. Alain le trouve auprès de Thierry. Dans leur correspondance, Thierry en est à « Je t'aime bien » alors qu'Alain dit « Je t'aime ». Petite sensation dans la salle. Autre sensation au moment où Alain est attiré par la bouche de Thierry et l'embrasse longuement. Il s'en faut de peu pour que ces scènes ne soient pas admises par le public. Alain apparaît un tantinet ridicule. Ce serait acceptable s'il ne devenait odieux par la suite.

Le réalisateur prend cependant la peine de préparer le spectateur au baiser des jeunes gens par une déclaration du narrateur disant que, pour lui, l'amour est inséparable de l'amitié, jusques et y inclus le contact physique. Déclaration ambiguë car elle est assortie d'une restriction : il faut

savoir se priver de ce contact... et surtout elle ne s'applique pas à lui-même, Thierry, puisque c'est son partenaire qui le recherche.

Ayant surpris son ami au lit avec la fille, Alain s'enfuit dans la campagne, aveuglé par la colère et le désespoir. Thierry tente de le « raisonner » : je ne peux tout de même pas te faire des enfants ! dit-il (ce qui fait rire et assomme encore plus ce pauvre Alain auprès des spectateurs). De nombreux « flashes-back » veulent ensuite nous montrer leur état d'esprit à tous deux. On ne sait plus très bien si les événements qu'on voit se déroulent dans l'esprit des protagonistes ou dans la réalité. Malheureusement, celle-ci l'emporte. Nous voyons Alain traîner la fille à travers les prés nocturnes jusqu'à la croix où il l'attache pour la fustiger. Surgit Thierry. La fille s'écroule. Alain se redresse, vengé. Thierry ne peut que faire un constat de décès, si l'on ose dire. A partir de là, nous nageons en pleine psychanalyse. C'est le père sadique qui a manigancé la rencontre de Thierry et d'Yvette et qui en a prévenu Alain. Aussi, Thierry se venge du père en brisant ses idoles : lettres et photos de sa femme. « Maintenant, notre mère est vraiment morte », dit-il devant l'autodafé. Il recherchait en Yvette une mère absente mais non l'amour. Il est seul. « Au secours, Alain ! »

Et mon honorable correspondant de conclure : je retire de ce fatras une impression de gêne. Par manque d'unité dramatique et cinématographique. Par la peinture trop sentimentale d'un jeune amour homophile qui, pour un spectateur non prévenu, a des côtés ridicules ou odieux desservant notre cause. Le tout empreint cependant d'une certaine grâce un peu pataude.

Dans la salle où avaient été invités les figurants et les gens du village dans lequel s'est tourné le film, il y a eu des moments d'hilarité à l'apparition des têtes connues. Il semble que la bourgeoisie de Bourg n'a pas tellement apprécié les scènes « choquantes ». J'ai entendu, à la sortie, des réflexions concernant l'exagération des scènes de flagellation. « Et puis, ces enfants sont si jeunes et on leur fait faire de ces choses » ! (la scène du lit, sans doute).

A ce compte rendu était joint un long article de Robert Ferroud, paru dans *Le Progrès* (2-12-1971). On sent le journaliste bien embarrassé. Il ne veut pas assommer l'auteur-du-pays mais... Il s'en tire par la tangente : « Un

film d'amour et de violence avec une grande vedette : le Revermont ».

S.A.S. en Arcadie.

Puisque nous nageons dans l'horreur, je vais en profiter pour signaler un roman d'espionnage de Gérard de Villiers, roman déjà ancien, au demeurant, paru dans la trop populaire collection S.A.S. des éditions Plon (tirage, 2 millions d'exemplaires par an). L'auteur s'est taillé un succès facile mais rentable, ô combien, avec le style Guignol dont il n'a même pas renouvelé la célèbre recette : tortures et sensualité.

Pour cette fois, la sensualité est non conformiste puisque Bernon, le jeune savant, blond et Américain de surcroît, recherché par Malko, quitte sa femme et trahit son pays pour les cheveux crépus de Steve, un splendide gigolo métré. Oui, mais voilà où ça se gâte : les Russes sont également sur cette « grosse affaire » et Irina, la belle espionne moscovite, réussit presque à se faire violer en frottant le tutu-panpan de Bernon avec les onguents fournis par le K.G.B. ... (Je vous jure que je n'invente rien.) Pour se venger d'avoir failli être cocu, le beau mulâtre fera enfoncer, dans le fondement de la belle Irina, une bouteille de champagne par le beau Bernon. Curieuse preuve d'amour, en vérité !

Bien entendu, l'horrible Jojo Noir en sera puni par une mort affreuse, dont je vous fais grâce, à la fin du roman. La morale, à défaut de décence, sera satisfaite à bon compte.

Comment s'étonner, après ces himalayesques inepties, que le bon populo continue à nous assimiler à des monstres fous furieux ?

Petite suite arcadienne : Ouin-Ouin et l'oncle Sam.

Dans un article malicieusement intitulé « L'autonomie en Berne », Jean-Claude Loiseau (*L'Express*, 19-12-1971) écrit : « Guillaume Tell, le chocolat, le qu'il-fait-bon-vivre-Suisse, tout ça, c'est du folklore pour touristes. Fini, dépassé ! Dans un café de Genève, un assistant réalisateur de la télévision suisse romande explique, avec passion, le « malaise ». Celui, encore diffus, d'un pays. Celui, particulièrement aigu, de sa télévision. »

« De mémoire d'Helvétè, on n'avait jamais vu ça. Une grève, d'abord. La première dans l'histoire de la télévision suisse. Trois semaines plus tard, six licenciements brutaux..., scellés posés sur les portes des bureaux. Le tout en moins d'une demi-heure... »

La fameuse émission sur l'homosexualité, diffusée à une heure de grande écoute, aurait, paraît-il, fourni des arguments pour cette remise en ordre dans le Landerneau de Quin-Ouin.

*
**

Ne croyez surtout pas que je fais de l'anti-américanisme systématique parce que je ne puis supporter le style à l'eau de rose de *Sélection*, ce bon vouloir de girl-scout gnan-gnan qui ramollit tout, cet ennui puritain digne de la comtesse de Ségur née Rostopchine. *Sélection* est à la littérature, selon moi, à peu près ce que Vaseline Renaud est à la musique. Il faut donc qu'il y ait vraiment quelque chose de changé dans le royaume de Disneyland pour que, dans son numéro de novembre 1971, la version française du *Reader's digest* ait osé publier un article intitulé : « Pourquoi devient-on homosexuel » ? et sous-titré : « Les dernières découvertes de la médecine et de la psychologie balayent bien des idées reçues. »

Je ne vous dirai pas comment le Dr Hatterer pense que l'on devient homosexuel puisque vous le savez mieux que lui.

Au surplus, il n'a rien inventé, saint Sigmund Freud étant né avant lui.

L'inévitable *nota bene* nous apprend que ce Dr Lawrence Hatterer « a soigné plus de 200 cas d'homosexualité en vingt ans de pratique de la psychiatrie ».

Soigné ou guéri ?

Allons, ne soyons pas méchant. Je suppose que c'est tout de même une bonne chose, pour la veillée des chaumières des classes moyennes, qu'un tel article ait été publié.

Dangers en tous genres.

Maurice Guillon, dans *L'Aurore*, met en garde les jeunes touristes qui vont déferler sur New York grâce aux nouveaux tarifs aériens. Beaucoup de dangers les guettent... *Match* du 9-10-1971 fait le bilan de ces dangers : « Dans le seul mois de juillet : 12 meurtres, 215 viols, 7 120 vols à main armée ! » Et de continuer : « Quant aux homo-

sexuels, ils sortirent de la clandestinité et déferlèrent sur la 3^e Avenue et à Greenwich Village, pimpants, ondulants, les hanches serrées dans des accoutrements soigneusement étudiés. Ils se retrouvèrent dans leur bars à eux, les « gays bars », et les plus actifs d'entre eux organisèrent le mouvement de la « gay liberation », une autre minorité qui va lutter pour l'égalité des droits. »

Une fois de plus, selon une formule qui a fait ses preuves, la presse de M. Prouvost met tous les homosexuels dans la même tasse et feint de confondre homosexualité et exhibitionnisme-travestitisme. Pourquoi se gêner si les homophiles sont assez sots pour continuer d'acheter sa littérature ?

France-Soir est presque plus objectif, en tous cas plus humoristique en rendant compte d'une autre manifestation, également à New York. mais cette fois sur la 6^e Avenue : « Sous l'œil indulgent de la police, les homosexuels ont défilé dimanche jusqu'au Central Park où ils ont tenu une assemblée générale pour protester contre la discrimination dont ils font l'objet. Un jeune participant, emporté par l'enthousiasme, s'est dévêtu à Central Park et s'est promené tout nu dans la foule une fleur... à l'oreille. »

*
**

Au pays des tulipes, par contre, on a interdit une manifestation d'homosexuels, nous apprend *Le Figaro* : « L'Union des Homosexuels, qui s'est vue naguère refuser, par le Conseil d'Etat, l'épithète de « Royale » entendait, par cette journée d'action et d'information, poser devant l'opinion publique le problème du statut juridique et social des homosexuels. »

*
**

Sous le titre « Cuba à ses camp de la mort », dans *Match* du 12-1971 : « La torture sexuelle fut une des plus employées au camp... Un bon tiers des hommes avaient entre eux des rapports d'homosexualité. Au bout de quelque temps, ils ne s'en cachaient même plus. »

Cuba, si !

Dans *L'Aurore* du 12-10-1971, une pénible et mystérieuse affaire : « Cet astrologue placide et rondouillard, âgé de quarante et un ans, a poignardé de vingt et un coups de

couteau son assistant, le « mage » Jean C..., un athlétique Martiniquais de vingt-sept ans... Il m'avait envoûté, son image m'obsédait, dit l'astrologue. »

C'est encore un coup d'Uranus !

*
**

Dans un article intitulé « L'épidémie vénérienne », rubrique Médecine du 10-1-1972, *L'Express* nous dit : « A l'hôpital Saint-Louis, 14 % des malades atteints de gonorrhée ont entre quinze et dix-huit ans. Dans un autre service de vénéréologie parisien, la progression de l'homosexualité masculine a fait passer de 4 à 20 % le nombre des homosexuels traités pour syphilis. »

Cela semble malheureusement corroboré par l'hebdomadaire *Parents* de janvier 1972 avec l'article « Comment prévenir les maladies vénériennes ? Ce sont les jeunes qui sont les principales victimes » ; réponse du Dr Aron-Brunetière (photographié pleine page couleur en compagnie d'un magnifique spécimen de mâle nu, vu côté pile).

« Autre facteur auquel on ne pense pas assez : l'homosexualité ou, plus exactement, l'augmentation de l'homosexualité. Les homosexuels ont ce que j'appellerai une vitesse de rotation supérieure à celle des hétérosexuels ; cela signifie que chacun d'eux ayant, généralement, plusieurs « correspondants », la dissémination de la maladie suit dans le groupe une progression géométrique. Et comme ils ne sont pas tous strictement homosexuels, il s'ensuit un essai-mage dans le milieu hétérosexuel. »

Ces articles incriminent également l'absence de contrôle sanitaire sérieux en ce qui concerne les migrants et, plus spécialement, les travailleurs Algériens (pourquoi pas de prise de sang ? notamment après leur congé annuel ?), les hippies retour de Katmandou ou de Marrakech, les vacances, l'auto-stop et surtout le relâchement des mœurs chez les jeunes.

Quoi qu'il en soit, les maladies vénériennes ont augmenté de... 360 % en dix ans !

Qu'on se le dise !

Buron appuie trop sur la pédale.

Ce n'est pas nous qui le disons, c'est *Minute* dans son numéro du 15 au 25-12-1971, faisant ainsi allusion à la réu-

nion de Montargis dont *Arcadie* a rendu compte dans son n° 215 (octobre 1971).

Sous le titre « Entre Arcadiens », on peut lire : « Citons *Objectif 72* : « L'objectif du week-end était pour M. Buron de parler de ce dont on ne parle pas, de favoriser des déblocages chez chacun. » Or cet objectif a été atteint en faisant appel à deux animateurs homosexuels, l'un d'*Objectif 72*, l'autre du parti socialiste, tous deux collaborateurs de la revue homophile *Arcadie*. »

Comment ces charmants garçons ont-ils animé le week-end ? « Les Arcadiens, nous dit le compte rendu de séance, interviennent chaque fois qu'ils en ont l'occasion. »

Tête-à-queue (suite et fin).

L'histoire de Berdache parue dans les Nouvelles de France, n° 18 (janvier 1972), m'a valu plusieurs lettres. Je rappelle qu'il s'agissait d'une définition de mots croisés : *tête-à-queue* peut-être fait par un jeune Arabe ou un Chinois. Il s'agissait d'une natte, bien sûr.

Un lointain cousin d'une ville proche de l'Arcadie originale nous dit : « La définition cesserait d'être obscure et les jeunes Arabes seraient réhabilités si l'on ajoutait un mot dont l'omission paraît avoir échappé au prote : un jeune... cheval arabe ! Mon Petit Robert m'informe : Mouvement du cheval qui pivote brusquement sur lui-même et se retourne complètement. « Et soudain, un terrible écart, un tête-à-queue... Le cheval part et le cavalier roule sur le sol » (Montherlant). »

Puisque c'est Montherlant qui le dit !

Pouvions-nous nous laisser avoir par un Grec ? Non ! Et c'est à un cousin Parisien, qui connaît bien les jeunes Arabes pour avoir séjourné au Maroc durant quarante ans, qu'il appartient d'avoir le dernier mot : « J'ai vu souvent, nous dit-il, de jeunes Arabes du bled ayant le cuir chevelu complètement rasé à l'exception d'une petite natte serrée se dressant fièrement au milieu du crâne. A ma demande d'explication, il me fut répondu que c'est une coutume religieuse.

« Cette natte est pour Allah qui peut ainsi, en cas de mort de l'adolescent, le saisir plus facilement pour l'emporter au ciel. »

Inch'Allah... et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

L'HOMOSEXUEL

FACE AU SERVICE MILITAIRE

Rond-Point. — Ecarter l'homosexuel de l'armée, ne serait-ce pas aller à l'encontre du mouvement d'intégration de l'homosexuel dans notre société (1) ?

Le médecin. — Je crois que oui. Et je crois aussi que les autorités médicales qui sont appelées à décider de l'aptitude ou non au S.M. chez les homosexuels, sont généralement parmi les personnes qui essayent d'intégrer le mieux possible les individus dans notre société. Les psychiatres militaires ne sont pas que militaires et par leurs contacts avec des malades non militaires, ils ont la possibilité d'adapter leur point de vue et d'évoluer avec la société.

Rond-Point. — Y a-t-il des critères, des examens ou des tests psychologiques qui permettent aux médecins d'affirmer que le soi-disant homosexuel ne les trompe pas ?

Le médecin. — Non. Le seul critère d'homosexualité est un critère subjectif ; c'est la recrue qui se sent attirée par une personne du même sexe, qui rêve de façon homophile ou qui a des fantasmes homophiles et personne ne peut le contrôler ou le contredire.

Que le soi-disant homosexuel trompe, on peut parfois s'en rendre compte comme on se rend compte de n'importe quelle tromperie. On peut s'en douter, on peut le soupçonner, mais on ne peut pas l'affirmer.

Rond-Point. — Les examens psychologiques du C.R.S. ont-ils été l'occasion pour les médecins de déceler une homosexualité latente chez un milicien qui se croyait parfaitement hétérosexuel ?

Le médecin. — Jusqu'à présent, il n'y a comme examens psychologiques au C.R.S. que des examens d'aptitude, c'est-

(1) Voir *Arcadie*, n° 219.

à-dire de capacité de résoudre des problèmes mathématiques, mécaniques, électriques, des problèmes administratifs et un examen d'intelligence, mais il n'y a pas d'examen de personnalité. Ces examens vont être introduits sous peu et pourront peut-être faciliter la découverte d'une suspension d'homosexualité.

Toutefois ce n'est pas parce que quelqu'un a une homosexualité latente qu'il est homosexuel et qu'il faut se comporter vis-à-vis de lui comme vis-à-vis d'un homosexuel. Je ne pense pas non plus qu'on doive le lui dire et introduire le trouble dans son esprit, d'autant plus que, comme je l'ai déjà dit, les critères pour décider de l'homosexualité de quelqu'un, restent strictement subjectifs. Nous n'avons aucun moyen de savoir que quelqu'un est homosexuel s'il ne veut pas nous le dire. Certains tests peuvent donner des indications quant aux tendances, mais ce n'est pas parce que la tendance existe qu'elle est mise à exécution, de même que le comportement n'implique pas nécessairement la tendance.

Rond-Point. — Par crainte du jugement des autorités militaires, le milicien homosexuel peut ne rien dire de son homosexualité. Peut-il alors envisager de faire son S.M. normal ou doit-il invoquer des raisons médicales ou autres pour être réformé ?

Le médecin. — Les deux possibilités existent. S'il veut être réformé, qu'il considère que la vie dans le cadre militaire est trop difficile pour lui, il y a toujours la possibilité de demander une expertise visant à le réformer. Mais il peut aussi envisager de faire un S.M. normal.

Rond-Point. — Le Service de Santé militaire communique-t-il les raisons de l'exemption au médecin traitant du milicien exempté ?

Le médecin. — Oui, si ce médecin traitant le demande. En pratique, la réponse du médecin militaire ne sera jamais « pour homosexualité », puisque cette raison n'implique pas nécessairement la réforme. L'homosexualité peut être éventuellement un élément de la réponse.

Rond-Point. — L'exemption du S.M. pour homosexualité ne constitue-t-elle pas un handicap pour celui qui veut faire carrière dans l'Administration, dans l'enseignement ou dans certaines sociétés privées ?

Le médecin. — Non, puisque les raisons d'exemption ne sont pas connues ; c'est un secret médical.

En fait, l'exemption du S.M. quelle qu'en soit la raison, ne peut jamais constituer un handicap. Souvent une société qui recrute du personnel demande que les hommes soient en règle d'obligations de milice. Cela ne veut pas dire qu'il faut avoir fait son S.M., mais bien qu'il faut l'avoir fait ou n'avoir pas été obligé de le faire.

Dans les organismes d'Etat, et pour autant que ces organismes en soient informés, l'exemption du S.M. ne peut jamais constituer une raison pour refuser un candidat à un emploi.

Par ailleurs, il est possible que certaines sociétés privées n'engagent que des hommes qui ont fait leur S.M. Ces organismes profitent ainsi de la sélection qui a été faite à l'armée pour ne plus la refaire eux-mêmes. Cela joue surtout quand les candidatures sont trop nombreuses.

Rond-Point. — Quelle est l'attitude des autorités militaires qui apprennent fortuitement qu'un militaire au service actif est homosexuel ?

Le médecin. — L'attitude des autorités militaires vis-à-vis des homosexuels est une attitude individuelle, comme dans le civil. Certains officiers sont très tolérants, d'autres sont très mal à l'aise devant des homosexuels et ne peuvent les admettre.

La hiérarchie militaire ne donne aucune directive vis-à-vis des homosexuels. Pourquoi faudrait-il particulariser le problème ? On ne peut forcer quelqu'un à avoir une attitude bien déterminée, il ne s'y tiendrait quand même pas ou ne serait pas sincère dans son attitude, ce qui causerait encore plus de dégâts.

Le fait d'avoir eu un comportement homosexuel tombe uniquement sous les lois du civil, civil n'étant pas ici opposé à pénal, mais civil opposé à militaire. Donc, il y aura une sanction militaire pour homosexualité dans les mêmes conditions que dans le civil, à savoir en public ou avec un mineur de moins de dix-huit ans. Mais, après des faits d'homosexualité, et si ce comportement prouve une inadaptation qui n'est apparue qu'à ce moment-là, il peut y avoir sanction allant jusqu'à la réforme.

Rond-Point. — Quel est le climat qui règne actuellement à l'Armée au sujet de l'homosexualité ?

Le médecin. — Je suis mal placé pour connaître le climat de l'Armée à ce sujet étant donné que je suis à la jointure du civil et du militaire. J'ai cependant l'impression que

l'Armée s'adapte à l'esprit moderne et, comme cet esprit moderne va dans le sens d'une plus grande tolérance vis-à-vis de l'homosexualité, je crois que c'est également le cas à l'Armée.

Rond-Point. — Quelle politique l'homosexuel doit-il suivre s'il désire faire son S.M. ou faire carrière dans les Forces armées ?

Le médecin. — S'il veut échapper au dépistage, il suffit qu'il se taise et qu'il fasse preuve du maximum d'équilibre.

En fait, c'est toujours le même problème : nos critères d'appréciation sont des critères d'aptitude intellectuelle, de connaissance, d'aptitude physique et aussi de capacité à s'adapter à ce régime militaire qui est quand même fait de discipline, d'ordres à exécuter avant de rechigner, même si ces ordres ne sont pas toujours expliqués, ni compris ou compréhensibles.

Si on veut une discipline, il faut que tout le groupe fasse la même chose. Un exemple : en cas de guerre, il faut qu'il y ait quelqu'un qui décide : on va à droite ou on va à gauche, même s'il n'y a pas de raisons particulières de choisir la droite ou la gauche, mais il faut que quelqu'un décide. Ce sont parfois des ordres absolus et il faut que le garçon l'accepte. Et ceci provoque un problème actuel : les jeunes n'acceptent plus qu'on leur dise : « Tu vas faire ceci ou cela », sans expliquer pourquoi.

Rond-Point. — Y a-t-il à l'Armée un service social qui peut accueillir un militaire homosexuel qui se sentirait isolé ?

Le médecin. — Oui, certainement. Je peux ajouter que ce service social de l'armée est très actif, très répandu et aussi très ouvert d'esprit, très accueillant et très efficace. Normalement ce service est représenté par des assistants sociaux, liés par le secret professionnel eux aussi (comme les médecins, mais avec une éthique propre, bien sûr).

Rond-Point. — En cas de guerre, l'homosexuel réformé est-il appelé sous les drapeaux ?

Le médecin. — Du moment que vous êtes inapte pour cause physique, vous êtes inapte aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix. Il n'y a que les libérés et les dispensés du S.M. du temps de paix qui pourraient être appelés à faire leur S.M. en temps de guerre. Donc, si c'est pour des raisons non médicales qu'on n'a pas dû faire son S.M., cela ne supprime pas les obligations de le faire en temps de guerre.

Rond-Point. — Les homosexuels sont-ils de bons ou de mauvais militaires ?

Le médecin. — Ceci est un problème très délicat. Je crois que la mentalité de l'homosexuel est au fond une mentalité qui se prête bien à cette vie dans un milieu presque exclusivement masculin, dans un milieu où l'uniforme, l'apparence physique, une certaine correction dans l'habillement et la présentation ont une certaine importance. Je crois que cela correspond assez bien à cette tournure d'esprit qui est un peu celle de l'homosexuel, de même que le fait de se trouver situé à tel ou tel niveau dans une hiérarchie bien structurée.

Mais ce n'est pas pour cette raison que l'homosexuel sera un bon militaire. Le fait d'être un bon ou un mauvais militaire ne dépend pas seulement du fait qu'on ait choisi une carrière qui convient au tempérament ; il faut encore y faire ses preuves.

Propos recueillis par ANDRÉ KERIEN.

KIOSQUE

14, boulevard de la Madeleine, PARIS

Ouvert jour et nuit — non stop —

(« Arcadie » y est en vente)

Meilleur accueil réservé aux Arcadiens

MON GRAND LOUIS

Mme Pagès venait de mourir quand Henri est parti pour le lycée. M. Vorez l'a appris à Louis en l'emmenant à Saint-Polin.

A son tour, Mme Vorez en informe son fils. Est-ce droiture candide d'un enfant qui s'en est toujours tenu à ce qu'on lui a dit ou réaction presque inconsciente d'une âme trop sensible, qui nie la réalité pour pouvoir l'ignorer et, peut-être, l'écarter ? Henri n'avait pas compris ce que signifiait la démarche de son père (1).

— V —

Mme Vorez regarde, attentive, son fils, cet adolescent de bientôt quinze ans, mince et charmant, qui lui échappe peu à peu depuis qu'il a passé, comme elle dit, « dans le clan des hommes ». Elle connaît son attachement à ses parents ; mais elle sait aussi que, par deux fois, il n'a cherché ou trouvé de secours qu'auprès d'un étranger : Antoine, puis Louis. Pourtant, elle se reproche cette pensée : son mari n'a-t-il pas su prendre une place de grand camarade dans la vie de leur fils ? Antoine, Louis, Georges. L'idée l'effleure d'une sorte de franc-maçonnerie masculine à laquelle elle serait toujours étrangère. Enfant ou amant ? L'homme ne saurait-il être autre chose envers la femme et devrait-il, pour tout le reste — et ce reste ne serait-il pas l'essentiel ? — se retourner vers l'homme ? Elle remet à plus tard le soin de préciser sa pensée et d'en vérifier le bien-fondé.

Paupières baissées sur deux grosses larmes, Henri lutte pour cacher sa peine. Il finit par balbutier :

— Mais, puisqu'elle allait mieux, hier soir ?

(1) Voir *Arcadie* n° 216-217-218-219.

Alors, Mme Vorez prend un roman anglais et lui lit un passage où, avec beaucoup de recherche — mais cela est plus acceptable dans une langue étrangère — l'auteur a comparé ce dernier éclat à celui d'une lampe près de s'éteindre ; et Henri, qui n'a jamais vu brûler de lampe autre qu'électrique, accueille l'image inédite et cède au ronronnement d'une lecture harmonieuse.

.

Les obsèques ont eu lieu. Mme Pagès sera inhumée dans l'Isère où résident sa mère et sa famille. M. Vorez a dit à Louis qu'une chambre sera toujours prête pour le recevoir. Henri a enfoncé ses ongles dans la paume de sa main pour se punir d'une légèreté sacrilège. Quelle voix, en lui, a suggéré : « A quelque chose, malheur est bon... »

.

Puis, c'est le retour de Pagès au lycée et, de nouveau, sincèrement, Henri partage la peine de son ami, souffre de ne le voir s'intéresser à aucune des disciplines (dessin, géographie, explication de textes français, gymnastique même) où il excellait l'année d'avant. Il s'offre à faire son travail, prépare les tracés de cartes, les recherches de vocabulaire — tout ce qui pourrait lui faciliter la tâche. Le professeur d'anglais a fermé les yeux sur une tricherie manifeste. Celui de français, jeune agrégé débutant, se penche sur ce qu'il appelle « le cas Vorez », se fait raconter son histoire, prend des notes et conclut : « Amitié ou amour, c'est tout un. Vorez lutte comme une femme qui veut conserver son amant. »

Henri ne lutte pas seul, mais il l'ignore. Son père a revu Louis en tête-à-tête et lui a offert tout son appui. Mais Louis se dérobe : « A quoi bon poursuivre des études qui ne m'intéressent pas, dans l'ensemble, et ne me serviront pas ? Pourquoi m'avoir fait faire du latin ? Orgueil paternel : mon père me voyait ingénieur ! Quand je lis un livre, ce qui compte, pour moi, c'est ce qu'il veut dire et non pas telle ou telle recherche de style. La cuisine, l'hôtellerie ne m'intéressent pas. Je ne veux surtout pas être bistro. Oh ! non. Mon père va être obligé de vendre pour prendre une affaire plus modeste. Jeannette restera avec sa grand-mère et sa tante, qui est très bonne, dans l'Isère. Moi, je veux partir. Partir. Loin. Voir du pays. Voir tous les pays. J'ai bien réfléchi, ces jours-ci. J'ai dix-huit ans et demi, je suis costaud. Je vais m'engager dans la Marine... »

M. Vorez se tait, attend. Louis reprend :

— Maintenant que j'ai perdu ma mère et que je suis séparé de Jeannette, que je sois ici ou ailleurs...

— Mais, ton père ?

— Je ne peux rien dire, M. Vorez. Mon père, c'est mon père. Mais je voudrais être sûr — (il hésite) — qu'il n'a rien à se reprocher. Et puis, je crois qu'il se consolera vite.

— Et Henri ?

— J'y ai pensé, M. Vorez. Il ne faudra pas le lui dire : enfin, le plus tard possible. Je penserai beaucoup à lui, comme je penserai à Jeannette. Mais il a ses parents et il a surtout *vous*. Je veux dire que, depuis que je vous connais bien, que je sais que vous êtes un chic type, je sais aussi que vous ferez ce qu'il faudra après mon départ. Et puis, il aime ses études ; il ira à Paris. Tôt ou tard, il aurait fallu se quitter. Alors, mieux vaut tout de suite. Je ne peux plus vivre ici.

M. Vorez réfléchit, prend Louis par les épaules, regarde un visage amaigri, mûri, deux beaux yeux couleur de noisette... Il éclaire sa voix :

— Moi aussi, j'aimerais te garder. Mais je ne te demanderai que trois choses. D'abord, de ne pas brusquer ta décision. Ton trimestre est payé ici. Dans un mois et demi, c'est la fin de l'année. Il faut l'attendre et la passer avec ton père et avec nous. La deuxième, c'est de ne contracter qu'un engagement de trois ans. Ainsi, si tu t'est trompé, il n'y aura que demi-mal : tu n'auras fait que deux fois le service obligatoire. La troisième, c'est de ne pas oublier ce que tu as bien compris, n'est-ce pas ? que tu dois faire appel à *moi* quand quelque chose n'ira pas, quand tu auras de la peine ou un ennui. Va — et ne disons rien à Henri.

Pagès s'est remis au travail. Pagès a tu ses intentions, du moins autant que faire se peut. Mais, de nouveau, la consigne du silence a été spontanément observée autour d'Henri. Celui-ci suppose les chances de Louis au baccalauréat et veut être optimiste. De ce succès dépendent tous les projets qu'il forme pour les vacances et après.

Je l'avais de nouveau près de moi, contre moi. En classe de français, il faisait parfois semblant d'avoir oublié son livre pour « suivre » avec moi. Nous étions épaule contre épaule, ou bien son grand bras affectueux m'entourait. Dans ces moments-là, il rêvait à je ne savais encore quoi. Ses yeux regardaient le planisphère... Ai-je dit qu'il avait lu

tous les livres de voyage, d'aventure, d'exotisme ? Qu'il collectionnait les programmes des Compagnies de navigation maritimes et aériennes ? Qu'il avait, un jour, joliment surpris l'Inspecteur général d'histoire et de géographie, spécialiste des questions de géographie ? Oui, l'Inspecteur avait demandé, incidemment, si certains d'entre nous avaient eu l'occasion de voyager ou de s'intéresser aux voyages. Le professeur nous a désignés, Louis et moi, et l'Inspecteur nous a posé des colles. J'ai cité les pays où j'étais allé, les voies empruntées, les monnaies utilisées, etc... Mais, quand il m'a dit, en souriant : « Que penseriez-vous du tour du monde en quatre-vingts jours » ? Pagès m'a coupé la parole pour parler des lignes d'aviation, des escales, des conditions de vol, etc... Il a été extraordinaire. L'Inspecteur lui a dit : « Je vous félicite très sincèrement » et il lui a offert un de ses bouquins dédiacés. Après le cours, Pagès a ajouté ce bref commentaire : « ...et pourtant, la mer m'intéresse davantage que l'air », mais je n'ai pas attaché de sens précis à cette phrase.

Le dimanche avant la Noël, il y a eu la fête annuelle de la manufacture et Pagès y est venu. Quand elle a été finie, nous sommes rentrés à la maison et nous lui avons offert chacun un cadeau. Je comprends maintenant pourquoi mon père avait insisté pour des choses pratiques, utilisables en voyage : valise, trousse de toilette, appareil photographique, mouchoirs de fil avec ses initiales.

La séparation n'a eu lieu qu'après les fêtes, à mon retour de Paris, où j'étais allé avec ma mère chez Oncle Pierre. La veille de la rentrée, il est venu à la maison habillé en lycéen, il mettait son uniforme pour la dernière fois. Il a déjeuné avec nous et m'a appris la chose après le repas, dans ma chambre. Il a parlé longuement, amicalement. Il a promis d'écrire, de venir aux permissions. Je ne disais rien. Il y avait en moi un vide, une sorte de blanc. Je pensais. « Il est là, je peux encore lui prendre la main et c'est comme s'il n'y était plus. » J'avais mal, mais je n'ai rien dit et je n'ai pas pleuré — pas tout de suite, plus tard, quand nous sommes sortis une dernière fois en voiture et que je me suis trouvé devant, entre Antoine et Louis. Le soir, il a encore dîné avec nous, puis il est parti. Il était attendu — par une femme. Pas Georgette, une autre, une blonde qui avait travaillé chez ses parents l'été précédent. Mais, cela aussi, je ne l'ai su que plus tard. C'est Antoine qui me l'a expliqué.

Mon grand Louis parti, tout l'éclairage de ma vie a baissé d'un cran. C'était comme si on avait tiré le même film sur une pellicule teintée de gris. Je faisais les mêmes gestes, j'avais les mêmes occupations et, pourtant, rien n'avait le même sens, rien n'avait véritablement de sens. Heureusement, j'étais studieux et il y avait le baccalauréat au bout de l'année. Le moment le plus dur, c'est quand je me retrouvais seul, en classe de français et de latin, à cette table où nous avions été deux. Que de fois, pendant les explications de textes, j'ai imaginé son grand corps près du mien, le : « Pagès, continuez » ! du professeur, Louis abaissant les yeux sur le livre où mon doigt lui montrait le mot à prendre ! Une fois, je n'ai pas pu m'empêcher de mettre ma tête dans mon bras droit et d'étendre le gauche en travers de cette place vide. Cela n'a pas été long et le professeur a fait semblant de ne rien voir. Mais quelqu'un l'avait vu aussi et ce quelqu'un a été un chic type. Quand une boule de neige a cassé un carreau à côté de son banc, en haut de l'amphi, Allary, qui s'était pourtant disputé pour avoir cette place près de la fenêtre, a demandé à venir à côté de moi et y est resté.

Allary, c'était un bon copain et c'était aussi un copain de Pagès. Alors, je l'ai invité quelques fois à la maison. Il parlait dessin et aquarelle avec ma mère.

Pagès m'écrivait, moins souvent, plus brièvement que je ne l'eusse voulu. Mais, enfin, il m'écrivait et je donnais de ses nouvelles aux camarades. Il avait été envoyé à Brest et me disait : « C'est peut-être plus dur que je ne croyais, mais ça me plaît ! »

Un jour, au début de mai, comme nous sortions dans la cour pour la récréation de dix heures, nous aperçûmes un matelot qui attendait à l'entrée. « Mais c'est Pagès » ! cria Allary et il m'entraîna. Il me semblait que j'avais les jambes coupées. Il me parut encore plus grand. Peut-être était-ce l'uniforme bleu foncé et très ajusté qui l'amincissait. Peut-être avait-il réellement grandi. Il était très entouré : il avait été si populaire, Pagès, et puis, un matelot, c'est si rare dans ces petites villes du Massif Central ! Il se laissait examiner et admirer avec bonne humeur... Son grand col, son jersey bleu marine sur le maillot rayé bleu et blanc... Tout cela nous émerveillait. Je regardais son cou nu, droit, rond et hâlé, nu jusqu'à la naissance de l'épaule, et son visage si régulier, si beau et si simple, pourtant. Il portait

le bonnet en arrière, comme une auréole. Mais, pour nous faire plaisir, il le mit en avant, très réglementairement ; puis le bord tiré en visière, à la « mataf » ; puis sur l'oreille, à la chaloupée. Il nous expliqua les mystères du pantalon à pont et rien d'équivoque n'entacha son geste quand il défit les boutons latéraux pour nous montrer l'attache médiane.

Il m'avait accueilli au milieu des autres, très cordialement, avec à peine une nuance plus personnelle, un « Henri » plus affectueux. Mais, quand les élèves se firent moins pressants, il me glissa : « J'ai vu ton père. Je déjeune avec vous. Tu sors maintenant ? — Il y a gym. — C'est le même prof ? — Oui. — Alors, je vais le voir et je t'emmène. »

En salle de gymnastique, M. Serre, le tout jeune professeur (le lycée avait été son poste de début l'année précédente) reçut Pagès avec un plaisir visible et s'enquit aussitôt de l'entraînement de son ancien élève.

— J'ai pris deux centimètres de tour de poitrine en trois mois, et ce n'est pas fini ! Quant aux bras, l'aviron, c'est une rude école !

— Je sais : j'ai servi dans la Marine !

— Non ? Tu ne pouvais pas le dire ?

Les élèves, qui les entouraient, sourirent en entendant ce tutoiement. Mais le professeur et le matelot paraissaient à peu près du même âge et Pagès dominait bien d'une demi-tête. Ce n'étaient plus que deux camarades.

— Où ?

— A Toulon et Bizerte, mais j'étais appelé et n'ai fait que le service normal. Tu en as pris pour combien ?

— Trois ans, histoire de voir. C'est pas le service qui m'intéresse, mais la mer, les voyages. Je voudrais faire le tour du monde.

— Pas impossible, mais il faut de la chance ou un bon piston.

— Le piston ? Je pense l'avoir. Un ami, qui a le bras long (il eut un coup d'œil complice vers Henri) m'a promis de faire des démarches.

— Alors, je t'envie...

— Oui, c'est ce que je voulais. Comme ça me paraît loin, ce vieux bahut ! A la rentrée d'octobre, il y a sept mois, je n'aurais jamais cru que tout irait si vite...

Son visage se rembrunit un instant, mais ce ne fut qu'un nuage. Il reprit aussitôt :

— ... et que j'aurais le culot de te tutoyer aujourd'hui, M. le professeur !

— Oui, mais tu n'es plus mon élève et nous sommes deux gars de la Marine. Dis donc, tu ne voudrais pas nous faire une petite démonstration à la barre fixe ? Depuis ton départ, je n'ai trouvé personne qui soit capable d'exécuter le mouvement que nous avons combiné.

Pagès eut un regard vers les agrès, puis vers le cercle admiratif qui l'entourait. On le sentait tenté.

— Ma vareuse est trop ajustée. Impossible de faire un mouvement en force avec.

— Enlève-la.

— Tu en as de bonnes ! Tu sais si c'est facile à mettre et à enlever...

— Bleusaille !

— Nom de Dieu ! Il ne sera pas dit que je me serai laissé traiter de bleusaille !

Il lança à la volée son bonnet sur une patère, enleva la cravate pliée à l'échancrure de la vareuse et entreprit d'ôter celle-ci. Comme elle était très ajustée, tout suivit : le jersey bleu et le maillot rayé.

— Ouf ! fit Pagès, le torse nu, si « Ah ! et puis... » (2) savait que je me fous à poil, il ferait du pétard.

— Belle musculature, approuva M. Serre. Regardez bien, vous autres. Ce n'est pas tous les jours que vous aurez un athlète si harmonieusement développé sous les yeux.

Il n'avait pas besoin de le leur dire et Pagès, assez faraud mais qui s'efforçait à l'impassibilité, en jetant un regard vers ses anciens camarades, lut dans leurs yeux plus que de l'attention.

(à suivre)

YVES CERNY.

(2) Le Censeur.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

UN ÉTERNEL AMOUR DE TROIS SEMAINES

roman de JEAN CHALON (1).

Jean Chalon c'est la désinvolture, l'impertinence, l'esprit — une façon de ne jamais se prendre au sérieux qui nous change de tant de pesants docteurs.

Le titre, d'ailleurs, n'est-il pas tout un programme ?

Quant à l'œuvre antérieure, on a eu souvent l'occasion d'en parler dans la revue tout au long de cette saga qui va des « Mauvais Jours » aux « Bonheurs défendus » pour aboutir à ce bref « amour ».

Bref, aussi bien dans le temps que dans les pages succinctes mais assez charmantes que lui a consacrées l'auteur.

J'aime infiniment la légèreté de touche de J. Chalon lorsqu'il traite de l'homophile. Il n'en fera jamais un drame : l'ambivalence est sa loi comme celle de tant de ces méridionaux qu'il aime mettre en scène.

Son héros, joliment surnommé Amandou, ne fait montre d'aucun sectarisme, en quittant les leçons d'un archéologue britannique spécialisé dans les éphèbes antiques (et modernes) pour celles non moins pratiques de quelques parisiennes charmantes.

Voici un assez exact aperçu du monde de notre auteur lorsqu'il écrit : « Assez féminins pour attirer certains hommes et assez masculins pour séduire certaines femmes — dressés à plaire dès leur plus jeune âge, ces garçons vont sans hésiter à leurs seuls plaisirs qui, eux, n'ont rien à voir avec le rêve et sont bien réels. »

Ceci, parce qu'à Belleville J. Chalon a situé une aimable boîte de nuit tenue par un couple d'italiens — un génois et un palermitain — Luigi et Gino — à l'enseigne « Aux Rêves des Créatures ».

Libre à vous de songer à votre aise aux créatures de rêve comme cet Amandou, Antinoüs d'Éthiopie, qui semble un peu exclusivement tourné vers les femmes. Mais il n'a que vingt-cinq ans !

Et attendons sans impatience le moment où un studieux Arcadien reprendra l'idée lancée par notre auteur pour Louise de Vilmorin, en choisissant comme sujet de thèse : « Le sérieux de la fantaisie dans l'œuvre de Jean Chalon. »

SINCLAIR.

(1) Fayard. Prix : 16 F.



*Le Spécialiste du Sous-Vêtements
Américain en Cuir*

**BOY'S
CUIR**

Ecrire à

Boy's - Cuir • B.P. 33-05
13 - MARSEILLE - 5^e



CATALOGUES et TARIFS
Joindre 5^f pour Frais d'Expédition

Egalement Vêtements Caoutchouc pour la Chasse, la Pêche et Loisirs

POUR VOS PROBLEMES

- d'EPARGNE,
- d'ASSURANCE VIE,
- de retraite.

POUR VOTRE ASSURANCE

- Incendie, vol,
- automobile,
- accidents,
- chasse,
- sports d'hiver, etc...

UN ARCADIEEN EST A VOTRE SERVICE :

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

L'ESCALE BLANCHE

HOTEL - RESTAURANT

Calme — Confort — Ambiance — Chalet

ÉTÉ — HIVER

LES CARROZ (74) — Tél. : 10 ARACHES

ACCUEIL SYMPATHIQUE AUX ARCADIEENS

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

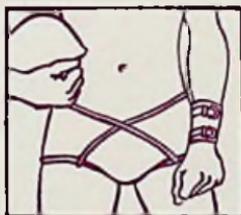
HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Pars-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens
Sur rendez-vous : 624-91-68